

de nécessités impérieuses, on remet à plus tard l'application de ses principes. Prenons deux exemples :

1. *La guerre d'Espagne.* Le Gouvernement, bourgeois, de Front populaire, était pour la politique « de non-intervention », ce qui, en pratique, signifiait la seule intervention des puissances fascistes (Allemagne et, surtout, Italie). Le P.C.F. était contre (il y avait les brigades internationales), mais il voulait soutenir le Gouvernement de Front populaire. Ecartelé entre sa « morale » internationaliste et l'opportunité politique nationale, il a délibérément décidé de ne pas faire de cette « divergence » un point de rupture de son soutien. En fait, ce point était décisif : la même cause qui a fait adopter une politique « de non-intervention » fera ensuite échouer « nationalement » le gouvernement de Front populaire, préparant la route au pétainisme ; il n'est pas possible de lutter contre le fascisme en s'appuyant sur une union sacrée avec la bourgeoisie.

2. *Le soutien à Mitterrand et la guerre du Vietnam.* Le P.C.F. a soutenu la candidature de Mitterrand, bien que celui-ci se soit refusé à condamner de façon nette l'impérialisme U.S. C'est regrettable, a affirmé la direction du P.C.F., mais il faut être réaliste ; sur les problèmes concrets qui sont les problèmes français, nous sommes en gros d'accord (démocratie, politique sociale audacieuse, relèvement des pensions, paix et coexistence pacifique, etc.). On a donc crié : « Vive Mitterrand » et « Paix au Vietnam » (... et exclu quelques « gauchistes » à l'U.E.C.). L'affaire a évidemment fait long feu : il est inutile d'expliquer longuement que les positions de Mitterrand sur le Vietnam ne sont pas le fruit du hasard, que « la pression des masses » pourra modifier, mais révèle la fonction sociale du bonhomme, un aventurier offrant ses services à une partie de la bourgeoisie atlantiste.

En bref, la logique de la conception stalinienne « oublie » que la réussite ou l'échec du mouvement révolutionnaire dans un pays conditionne à son tour et de façon durable le succès d'autres mouvements révolutionnaires (cf. toute l'histoire révolutionnaire depuis 1914) ; elle « oublie » également que la réussite ou l'échec du mouvement révolutionnaire dans un pays est largement conditionnée par l'aide internationale. Pire, elle en arrive à oublier que la politique extérieure n'est « que le prolongement de la politique intérieure par d'autres moyens ».

La conception de l'internationalisme prolétarien des P.C. actuels n'a plus le vernis révolutionnaire des années 30. Elle se présente même formellement comme son contraire : « les traits généraux du capitalisme ont été oubliés (ils n'ont d'ailleurs jamais rien impliqué) ; les voies nationales spécifiques au socialisme sont seules mises en avant. C'est sous cette forme qu'on peut dire que la conception stalinienne domine encore largement le mouvement ouvrier.

Mais si on a pu si facilement passer de la conception des années 30 à la conception actuelle, c'est parce que, dans les deux cas, cet internationalisme n'était jamais fondé sur la compréhension révolutionnaire des rapports économiques et politiques au niveau mondial.

B. — La conception marxiste révolutionnaire

Ce qui, pour nous, fonde objectivement l'internationalisme prolétarien, c'est l'existence du marché mondial.

« Le marxisme procède de l'économie mondiale, considérée non comme la simple addition de ses unités nationales, mais comme une puissante réalité indépendante créée par la division internationale du travail et par le marché mondial qui, à notre époque, domine tous les marchés nationaux. Les forces productives de la société capitaliste ont depuis longtemps dépassé les frontières nationales...

» Il n'est pas vrai que l'économie mondiale ne représente que la simple somme de fractions nationales similaires. Il n'est pas vrai que les traits spécifiques ne soient « qu'un supplément aux frais généraux », une sorte de verrue sur la figure. En réalité, les particularités nationales forment l'originalité des traits fondamentaux de l'évolution mondiale. Cette originalité peut déterminer la stratégie révolutionnaire pour de longues années. Il suffit de rappeler que le prolétariat d'un pays arriéré a conquis le pouvoir bien avant ceux des pays avancés. Cette simple leçon historique démontre que, contrairement aux affirmations de Staline, il serait tout à fait erroné de fonder l'activité des partis communistes sur quelques traits généraux, c'est-à-dire sur un type abstrait de capitalisme national. Il n'est pas du tout vrai que l'internationalisme des partis communistes se fonde sur cela. En réalité, il repose sur la faillite de l'Etat national qui est une survivance qui freine le développement des forces productives. On ne peut ni réorganiser ni même comprendre le capitalisme national si on ne l'envisage pas comme une partie de l'économie mondiale. Les particularités économiques de différents pays n'ont pas une importance secondaire. Il suffit de comparer l'Angleterre et l'Inde, les Etats-Unis et le Brésil. Les traits spécifiques de l'économie nationale, si importants qu'ils soient, constituent, à un degré croissant, les éléments d'une plus haute unité qui s'appelle l'économie mondiale et sur laquelle, en fin de compte, repose l'internationalisme des partis communistes.

» Si on examine la Grande-Bretagne et l'Inde comme deux variétés extrêmes du type capitaliste, on arrive à la conclusion que l'internationalisme des prolétariats anglais et indien se fonde sur l'*interdépendance* des conditions, des buts et des méthodes, et non sur leur *identité*. Les succès du mouvement de Libération en Inde déclenchent le mouvement révolutionnaire en Angleterre et vice versa. Une société socialiste autonome ne peut être construite ni en Inde, ni en Angleterre. Les deux pays devront faire partie d'une unité plus élevée. C'est en cela, et en cela seulement, que réside la base inébranlable de l'internationalisme marxiste. »

(L. Trotsky, Préface de l'édition française à *la Révolution permanente*, 1930.)

Pour les marxistes révolutionnaires, il ne s'agit donc en aucune façon, de nier l'autonomie et la spécificité des luttes de classes « nationales » ; il s'agit d'en comprendre les tenants, les aboutissants et les limites.

Deux facteurs nouveaux sont intervenus depuis l'époque où Trotsky écrivait ces lignes : l'extrême centralisation par l'impérialisme U.S. de la lutte contrerévolutionnaire et la révolution antibureaucratique dans les Etats ouvriers.